

Impromptu

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 13

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203232>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Et comme nous contredisions, sans beaucoup de véhémence, d'ailleurs, à ces paroles presque paradoxales, l'ancien instituteur développa son opinion.

— On va, on court, on vit haletant, emporté, emballé, comme ils disent. La tête vous saute, étourdie par le bruit. Il ne reste plus que de rares heures pour sentir et penser. Tout se bouscule. Les idées chevauchent les unes les autres. Toutes nos vieilles institutions patriarcales, toutes les fêtes de famille, disparaissent peu à peu ou sont infiniment réduites. Comment voulez-vous que l'on note, même d'une croix au crayon, des dates d'anniversaires sur le calendrier de gens si absolument affairés. Il n'y a plus de repos; il n'y a plus de calme...

Ici mon vieil ami s'arrêta pour boire une gorgée d'Epesses, puis il reprit sa lamentation, comme si un impérieux besoin de se dégonfler le poussât à discourir.

— C'est l'histoire du juif-errant :

Je fais ici-bas pénitence,
Touché je suis de vraie repentance,
Je ne fais rien que d'aller tracassant
De pays en autre demandant en passant.

Si nous n'allons pas mendier, nous allons tracassant, dans tous les cas. Marche! marche! juif-errant de la pensée, du devoir, de la lutte, des avidités, des ambitions, de l'argent, de toutes les démenées, esclave de tout, de tous, et de toi-même! Marche incessamment à travers le monde, avec ce but assigné dont tu détournes follement les yeux, car plus heureux que le maudit du Seigneur, ta course finira...

Décidément, mon vieil ami n'était pas gai et son sermon manquait absolument de drôlerie. Nous le laissâmes cependant achever, puis, ayant payé notre écot, le syndic Oulevay et le régent Saugeon — un jeune — et moi nous partîmes d'un bon pas.

— Il est tout de même un tant soit peu original, ce brave Raidillon, opina, timidement le syndic. Et si on ne le connaissait pas, on serait, ma foi, tenté de le croire un peu...

— Détraqué!

— Oh! je ne dirais pas... mais... vous savez.

Et il eut un petit mouvement d'épaules suffisamment significatif.

Le régent Saugeon intervint.

— Eh bien! voyez-vous, monsieur le syndic, mon vieux collègue n'a pas tort. Nous vivons trop vite, nous ne pensons pas assez et je suis parfois satisfait que nous autres Vaudois soyons plutôt enclins à la lenteur lorsque je vois l'excès de nos voisins. Une chose en amène une autre, dit-on chez nous. C'est la règle, en effet, mais cette règle nous l'exagérons, ou plutôt ils l'exagèrent, car, Dieu merci, nous n'en sommes pas encore là. Aujourd'hui, les gens n'attendent pas d'avoir terminé une chose pour en entreprendre une autre. Ils se multiplient, ils se gaspillent, même en jouant. « On n'a pas le temps de tout faire », telle est la phrase que vous entendez chaque jour. Autrefois, nos pères disaient, lorsque quelqu'un les pressait d'activer leur besogne : « Il y a temps de reste », ou bien : « Il y a encore des jours derrière Jaman », et ils ne se hâtaient pas plus que de raison. L'ouvrage était fait et même, et surtout, bien fait. La vie de ces braves gens s'écoulait douce et peut-être un peu monotone. Sans doute, nos jeunes ne la trouveraient pas à leur goût; reste à savoir si, en courant, en galopant, en poursuivant mille chimères, en compliquant leur existence, ils sont plus heureux que leurs grands-pères!...

Nous marchions toujours; ni le syndic, ni moi, ne répondirent à cette question qui me paraissait insoluble. Alors, devant notre silence, que sans doute il s'expliquait fort bien, le régent Saugeon ajouta :

— Que voulez-vous, il faut être de son temps et marcher avec les autres; le tout est de ne pas prendre le mors aux dents. LE PÈRE-GRISE.

Impromptu.

L'autre soir, dans une réunion d'amis, Pierre Alin, pour répondre à une provocation, crayonna à la hâte la pochade ci-dessous, amusante parodie de la moderne réclame.

AVANT! — APRES! Quelques Types d'Affiches célèbres!



je voulais en finir avec la vie. Un jour, j'étais prêt à me précipiter de ma fenêtre...

— Et qu'est-ce qui vous a retenu?
— La hauteur.

Canet et monsu Ferschtounute.

CANET ne sè plliésâi pequa à l'ottô. Voliâve fère quemet Djan Guelin dai z'altro iadzo et s'ein allâ dein l'étrandzî iò on dit que tot lâi va su dai ruvettè. Dan, a-te que mon coo, on delon la matenâ que sè vite avoué sè z'hailons de la demèindze, dai solâ tot battant ressemèlâ, on chêtôn à la man, son tsapi su l'orolhie, s'aliète on bissat su la rita, et pu... via contre Fribo pè on sèlâo et onna pussa de la mètsance.

Po pllie courieu que Canet, n'è pas fotu à nion d'ître pllie courieu que Canet, assebin faillâi lo vère su lè tserrière : l'arretâve tote lè dzein quand bin lè cougnessâi pas po lau demândâ çosse et cein, à cò l'ire on tsamp, à cò clii bou, etcepra, etcepra.

Quand l'è que fut pllie ein lève que Fribo, dein lo payi iò on matsouille dau fouète, vaicé que vâi on galé tsatf avoué dai colonde pertot, bin biau, vâi ma fâi, iò a-te que adan mon Canet que s'arrîte po guegnî bin adrâi clii l'ottô.

— Quinta galèza carrâie, que sè desâi, l'è pardieu bin pe balla que cliaque à noutron consellié, s'ebahia à cò l'è? Vaicé justameint cauquon qu'épantse dau fèmé, foudràî que lo lâi demândèyo.

— Dite-vâi l'ami, que lâi crie, à quin monsu è-te clia carrâie?

— Ferschtou nute! lâi repond l'altro que devèsvè lo tutche, que cein voliâve à dere: Ne compreigno pas cein que vo mè dite.

Mon Canet, que ne savâi pas que sè trovâve dein lo paî iò on devèsvè de la man gautse, sè crayâi que lo paîsan lâi desâi lo nom dau monsu. Ie repond adan :

— Ah! l'è à monsu Ferschtounute, cliâ carrâie! Eh bin! mè farâi rein d'ître dein sa tsemise. Grand maci, l'è tot cein que volîavo savâ.

Vaicé onn'hâoretta aprî que Canet reincontre trâi dzouvene damuzalle.

— T'i possiblio! que sant galèze, cliau gaupe, que sè peinsè dinse; quinte djôte asse rodze que dai grattacu et quin get asse nâi que cliau de derbon: Se bahia à co san?

Et s'arrîte vè lè trâi fèmale ein deseint :
— A cò sant-te cliau dzeintye pernettè?

— Ferschtou nute, que lâi repôndant assebin, po cein que ne savâi nè français, nè patois.

— Ah! vo z'ite lè damuzalle à monsu Ferschtounute dau tsâtî! Lè on'homme que l'a bin de la tchance. A revèrè, grachause, mè farâi rein d'ître vòutrop boun'ami!

On boquenet pllie ein lève, ie sè tràove de côute on tropi de balle modze, dzaille, pindzon, motâile, bovarde, botsarde, avoué on bovâiron que l'avâi onna zaka à mandze rotte et dai tsausse de melanna et que tourdzive onna pucheinta torraile.

— Euh! quin tropi tot parâi! que fâ Canet ào bovâiron. Dein lo mondo à cò è-te?

— Ferschtou nute, lâi dit lo bovâiron.
— Ah! l'è oncora à clii monsu! ma l'è rido retso, l'a z'u mè de tchance que mè. Porvu que cein pouasse dourâ.

Èt ie' mode pllie ein lève ein sondzeint à clii monsu Ferschtounute que l'avâi quasû tot lo paî.

Aotre lo tantot, vaicé Canet que reincontre on einterrâ avoué on corbeillâ et tot pllein de boquiet decé, delé, d'amon, d'avau, et on moui

Sait-on ?

SAIT-ON que depuis la réforme du calendrier par le pape Grégoire XIII, en 1582, aucun siècle ne peut commencer un mercredi, un vendredi ou un dimanche?

Sait-on que le même calendrier peut servir tous les vingt ans?

Sait-on que janvier et octobre d'une même année commencent invariablement par le même jour, et qu'il en est ainsi pour avril et juillet, pour septembre et décembre?

Sait-on que le premier de l'an et la Saint-Sylvestre d'une même année tombent aussi le même jour, sauf pour les ans bissextiles?

Sait-on, enfin, que chaque jour de la semaine est, tour à tour, jour de repos: le dimanche pour les chrétiens, le lundi pour les Grecs, le mardi pour les Persans, le mercredi pour les Assyriens, le jeudi pour les Égyptiens, le vendredi pour les Turcs et le samedi pour les Juifs?

Une bonne raison. — Un négociant qui eut des débuts difficiles, des moments cruels, s'expliquait l'autre jour à quelqu'un.

— J'étais tellement découragé, disait-il, que